

## L'ATTENTE DE DIEU

### Hans Urs Von Balthasar

Avent signifie venue. Qui est en train de venir? Et si l'Avent nous concerne et que nous-mêmes attendons: qui attendons-nous? Pour le chrétien - le seul qui attend celui qui vient - l'Avent est comme un immense portail qu'il franchit pour entrer dans un sanctuaire. Mais le portail est flanqué de deux gardiens qui le surveillent et nous demandent, si nous sommes chrétiens, pourquoi et dans quelle disposition intérieure nous demandons à entrer. Deux figures inégales qui sont toujours représentées sur les vieilles images à la droite et à la gauche de celui qu'on attend et qui en fait est déjà venu. L'une des figures, grande, droite, maigre, un ange vêtu d'un manteau de poils de chameau, ne veut être personne, mais seulement une voix qui crie dans le désert du monde et du temps : *« Préparez les chemins du Seigneur. »* L'autre figure, recouverte d'un grand voile est tournée vers elle-même, pensive, et seul son corps parle clairement de celui qu'elle attend ; elle laisse résonner sa douce parole : *« Voici la servante du Seigneur. »* Ces deux figures savent qui elles attendent, car ce sont en attendant les deux seules qui le savent avec tant de précision et tant d'impatience : elles n'attendent rien moins que Dieu. Non pas un guide ou quelque autre héros, non pas des temps meilleurs, vague utopie, ni Godot, mais réellement Dieu. Emmanuel, Dieu avec nous. Et avec la certitude qu'il est devant la porte, qu'entre la préparation de sa route par Jean, le baptiste, et par la Vierge Marie, et sa venue effective, rien ne peut intervenir qui différerait cette venue, l'événement est déjà déclenché et personne ne n'arrêtera l'avalanche.

Quelle différence entre ces deux figures qui gardent l'entrée du sanctuaire de la nuit de la nativité ! Les deux sont indispensables, les deux sont exemplaires. De l'une, l'évangile d'aujourd'hui dit : *« Qu'êtes-vous allé voir au désert ? Un prophète ? Je vous le dis plus qu'un prophète ! »* (Mt 11,7.9). Et l'autre dit d'elle-même dans une jubilante humilité : *« Il a jeté les yeux sur son humble servante, et voici que toutes les générations me diront bienheureuse »* (Lc 1,48). Et Jésus confirme : *« Oui, bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et la gardent »* (Lc 11,28). Des figures plus grandes que nature, mais les deux ne sont que passages vers celui qui vient.

Le premier, Jean, attend simplement Dieu. Il n'y a plus de place pour un autre prophète entre lui et la venue de Dieu. Dieu vient pour faire de l'ordre, pour juger, pour sauver. Pour amener les hommes à une décision radicale, fondamentale : *« Déjà la cognée se trouve à la racine des arbres »*. Déjà le feu est prêt pour l'arbre qui ne porte pas de bon fruit. Déjà la pelle à vanter est dans la main de Dieu, et *« il va nettoyer son aire et recueillir son blé dans sa grange, mais les bales, il les consumera au feu qui ne s'éteint pas »* (Mt 3,10ss). Celui qui parle ainsi est quelqu'un de vraiment décidé ; il ne craint pas de s'adresser aux grands du peuple les appelant *« engeance de vipères »* et de dire en face aux princes toutes sortes d'infamies ; il ne craint ni la prison, ni la décapitation, parce qu'il est seulement une voix, qui doit résonner envers et contre tout, même pour les oreilles bouchées.

La seconde aussi attend Dieu. Elle sait ce qu'a dit l'ange : *« Le saint que tu portes sera appelé fils de Dieu, Fils du Très Haut... et son règne n'aura point de fin »* (Lc 1,31ss). Elle sait aussi ce que l'Esprit Saint de Dieu, et personne d'autre, lui a fait. Elle n'attend pas, comme le Baptiste, quelqu'un d'inimaginable qui se présente avec le feu, la cognée et la pelle à vanter ; elle attend un petit enfant ; mais un enfant humain qui est Dieu, n'est-il pas, pour la mère angoissée, encore beaucoup plus imaginable ? Cet enfant ne viendra-t-il pas en réalité pour *« apporter le feu sur la terre »*, ne devra-t-il pas être *« baptisé d'un baptême »* terrible et, par la

suite, une épée ne transpercera-t-elle pas le coeur de la mère ?

Les deux attendent celui qui doit venir, avec un ardent désir qui remplit tout leur être, et en même temps avec un profond trouble inexplicable, car ils ne savent pas comment ils pourraient être à la hauteur de l'immense événement qui, par eux, intervient dans le monde : « *Après moi vient celui qui est plus puissant que moi* », dit le Baptiste, « *et je ne suis pas digne de me courber à ses pieds pour lui dénouer les courroies de ses sandales* » (Mc 1,7). « *Après moi vient celui qui était avant moi* » (Jn 1,30). « *Il faut qu'il grandisse et que, moi, je diminue* » (Jn 3,30). Il est un exemple pour tous les chrétiens, tous les apôtres, prêtres, prédicateurs du Christ : aucun ne doit se prêcher lui-même, parler de son expérience religieuse : mais n'être que voix de celui qui grandit, qui est toujours plus grand.

L'Avent est la fin de l'Ancienne Alliance, qui a réellement attendu la venue de Dieu. Mais en réalité, qui donc est venu ? Quelqu'un qui est « *doux et humble de cœur* », et « *qui ne fait pas de bruit sur les grands chemins, et n'éteint pas la mèche qui fume encore* » (Mt 11,29 ; 12,19s), si bien que Jean emprisonné s'étonne et s'inquiète, parce qu'il ne voit rien du feu, de la cognée et de la pelle à vanner : « *Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ?* » (Mt 11,3). Mais Jésus lui fait dire : Observe, si les promesses ne s'accomplissent pas, si les puissants ne sont pas jetés de leurs trônes et si les pauvres ne sont pas relevés de leur poussière, si ceux qui voient ne deviennent pas aveugles et les aveugles voyants. Si par mon action en présence de Dieu, l'ordre du monde n'est pas en train de changer!

Il s'agit là, du vivant de Jésus, d'une réponse provisoire. La définitive, qu'il connaît et qu'il prévoit, sera sa mort sur la croix, et c'est alors que le feu et la cognée et la pelle à vanner feront leur effet dans le coeur de la mère. C'est alors qu'arrivera l'horrible et l'incompréhensible que le Baptiste et la mère avaient attendu et qui a fait s'écrier le centurion païen : « *Vraiment cet homme était le Fils de Dieu* » (Mc 15,39).

Paul et l'Église primitive s'adonneront à une profonde réflexion sur le mystérieux destin de Jésus. Une vie marquée à la fois par l'humilité et la grandeur, une mort qui lui arrache le cri de l'abandon par Dieu et, le troisième jour, sa réapparition dans la gloire. Ce destin indivisible, à la fois cruel et glorieux, est certainement celui d'un homme en chair et en os, le fils de Marie, mais il est aussi beaucoup plus : le destin de Dieu venu dans la chair, qui a scellé par son sang la nouvelle et éternelle alliance avec les hommes. Telle est l'interprétation de Paul et telle est aussi la foi de l'Église consignée dans les écrits du Nouveau Testament.

Ainsi sont donnés le point de départ et l'arrivée, qui se correspondent. Au départ, il y a l'attente de Dieu, très sérieuse. À l'arrivée, nous trouvons la confession de foi attestant que celui qui est venu est né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié est mort a été enseveli, est ressuscité des morts, est monté au ciel et reviendra pour juger les vivants et les morts : il ne pouvait être moins que l'interprète de Dieu, et pour cela doit être lui-même la Parole, par laquelle Dieu se dit et s'interprète lui-même. Entre Jean Baptiste et Paul, le cercle se ferme et personne se voulant chrétien, ne peut le faire éclater. Et aucun théologien qui veut expliquer ce que la foi et l'Église attestent dans l'Écriture, ne pourra dissoudre l'unité de l'humanité et de la divinité de Jésus Christ.

Ajoutons que l'histoire du monde, après Jésus Christ ne sera jamais comme avant. En l'an zéro a eu lieu le tournant absolu. Une certaine naïveté est impossible plus longtemps. Jésus a dit : « *Qui n'est pas avec moi, disperse* » (Le 11,23). Si importants que soient les problèmes que se pose le monde technique actuel, qui peuvent être à mille lieues de l'Évangile, ce qui est décisif en fin de compte c'est encore toujours l'attitude qu'a eue Jésus dans sa vie et dans sa mort : celle d'un amour totalement désintéressé, d'un service à la dernière place, d'une fécondité qui lui est due. C'est le sens le plus profond et le noyau de toutes les questions que l'humanité peut se poser, des questions politiques, économiques, et de toutes les autres. L'attitude qu'il a adoptée est celle de Dieu même à l'égard du monde : qui veut suivre Jésus emprunte les pas de Dieu même, les pas de la vérité et de la fidélité absolues. Certains voudraient le faire sans connaître Jésus, mais

depuis que Jésus est venu, sa bonne odeur s'est invisiblement répandue à travers l'histoire du monde, et plus d'un suit cette odeur sans le savoir. « *Des pierres que voici, Dieu peut faire surgir des enfants à Abraham* », dit le Baptiste (Lc 3,8).

Nous sommes au temps de l'Avent, où l'on peut être effrayé parce que ce qui est définitif advient, aussi inévitablement qu'une femme enceinte doit accoucher, aussi sûrement que la voix qui crie dans le désert présuppose quelqu'un qui crie. Par conséquent voir et entendre, être attentif : c'est se tourner vers cette voix. Se convertir et faire pénitence, dit le Baptiste. Qu'est-ce à dire ? C'est rechercher le pivot de notre moi le plus profond, là où l'on se tourne du « moi » vers le « toi » et vers Dieu, d'une stérile vie centrée sur soi vers la fécondité d'une vie au service des autres à la suite de Dieu, de l'Emmanuel : Dieu avec nous et pour nous. Alors nous aussi, avec la vierge enceinte, nous pouvons mettre au monde un enfant en chair et en os, fécond pour le monde et son histoire, et pas n'importe lequel, mais le même que Marie a mis au monde. « *Car qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est mon frère, ma soeur, ma mère* » (Mt 12,50).

Ce sera cela le vrai mystère de la nativité. Celle-ci ne consiste pas uniquement en ce que, un jour, il y a deux mille ans, en Judée, soit né un enfant particulier, qui n'était pas comme les autres. « Christ serait-il mille fois né à Bethléem, et non en toi, tu restes perdu à tout jamais », dit le Pèlerin Chérubinique d'Angelus Silesius. Il répète : « Ah, si seulement ton coeur pouvait devenir crèche ! Dieu, encore une fois, sur cette terre deviendrait enfant ». Ces pensées nous paraissent exagérées et extravagantes. Mais Jésus a dit avec insistance que celui qui n'est pas né d'en haut, de Dieu, ne peut entrer dans le royaume de Dieu (Jn 3,3). Et aussi qu'il nous a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, nés de Dieu, en dehors de toute génération humaine et de toute naissance selon le vouloir de la chair et le vouloir de l'homme (Jn 1,12s). S'il est vrai que nous ne sommes pas seulement nés de parents mortels, mais d'un sein immortel, alors est vrai aussi, comme le dit Jean, que « *nous portons en nous le germe de Dieu* » (1 Jn 3,9) et que nous sommes capables d'une génération et d'un accouchement surhumains, ce qui peut faire de nous, selon la parole de Jésus, sa « mère ».

Nous pouvons planter la vie de Dieu dans ce monde et la faire croître ; nous pouvons faire en sorte que le règne de Dieu vienne, que sa volonté se fasse sur terre comme au ciel, que son nom soit sanctifié en ce monde sans Dieu et blasphémateur, malgré tout l'athéisme militant. Si nous vivons animés par la foi en Dieu qui veut s'incarner sur terre, alors nous le portons déjà en nous et sommes capables de le porter à terme pour une nouvelle nativité ; et je voudrais dire que, tout comme pour la femme enceinte, le moment d'accoucher arrive tout seul, nous n'avons aucun souci à nous faire pour cette mise au monde : si nous vivons de la foi, notre fruit mûrira tout seul. Il en est comme pour l'homme de la parabole : il a semé le grain, et maintenant « *qu'il dorme ou qu'il se lève, nuit après nuit, jour après jour, la semence germe et pousse, il ne sait comment* » (Mc 4,27ss).

Notre vie entière est Avent : porter du fruit avec patience, sans vouloir observer le résultat de notre vie de foi ; car l'enfant que nous suscitons, comme chez la femme de l'Apocalypse en travail, est emporté auprès de Dieu. L'Avent est sur terre et la Nativité au ciel, chez Dieu, qui accueille le fruit de nos efforts, et le distribue et l'utilise sur terre, comme il veut, au bénéfice de son règne à venir.

Les fêtes chrétiennes présentent un caractère étrange : pour nous, chrétiens, elles sont toutes contemporaines, elles s'arrêtent alors que l'année liturgique continue. C'est toujours l'Avent, jusqu'à la fin de notre vie et du monde, c'est aussi toujours Noël dans le secret du ciel, c'est toujours Vendredi Saint et toujours Pâques et toujours Pentecôte, puisque l'Esprit Saint descend finalement sur l'Église, comme il est descendu initialement sur la vierge de Nazareth. Tout est en tout. Persévérons donc, patiemment et obscurément, dans la bienheureuse plénitude de notre Avent.